Les gangs hispaniques dans le quartier de la Mission (San Francisco, Californie)

Sonia Lehman-Frisch

▶ **To cite this version:**

Sonia Lehman-Frisch. Les gangs hispaniques dans le quartier de la Mission (San Francisco, Californie). Cahiers des Amériques Latines, 2000, 33 (1), pp.173–200. hal-01401680

HAL Id: hal-01401680
https://hal.parisnanterre.fr/hal-01401680

Submitted on 6 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES GANGS HISPANIQUES DANS LE QUARTIER DE LA MISSION
(SAN FRANCISCO, CALIFORNIE)

SONIA LEHMAN-FRISCH*

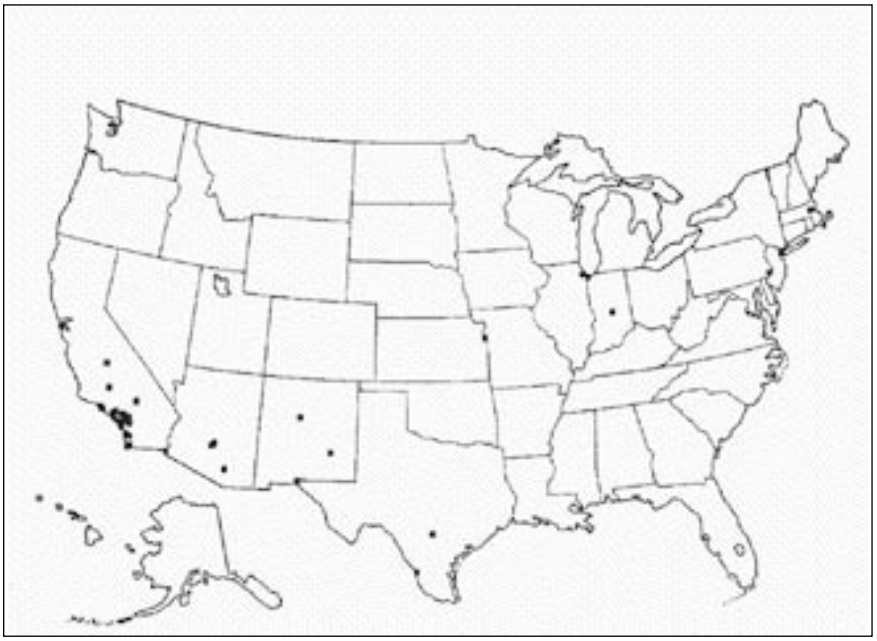
« It's just a Latin world. I mean, it's just a crazy little world. It's nothing big, nothing small, there's nothing special about it. It's just a neighborhood, you know, where life is messed up. » (Angel)

LES GANGS AUX ÉTATS-UNIS, UN PHÉNOMÈNE SÉCULAIRE

Le phénomène des gangs[1] est souvent associé aux quartiers pauvres et ethniquement ségrégués des villes américaines. Bien que l'opinion ne se soit émue qu'assez récemment de leurs activités, les gangs étaient déjà bien implantés au début du vingtième siècle. Leur apparition était intimement liée au développement de l'économie industrielle qui entraîna une croissance exceptionnelle des villes de l'Est comme New York ou Chicago. Au cours des trois premières décennies du siècle, les ghettos se remplirent de jeunes immigrants, qui furent amenés à se socialiser dans leurs quartiers respectifs. En 1927, Frederic Thrasher recensait 1 313 gangs dans la ville de Chicago. Il observait que « les gangs à Chicago sont largement, mais pas entièrement, un phénomène caractéristique des communautés immigrantes les plus démunies » (Thrasher, 1927 : 130). Ils étaient composés en majorité d'une multitude de nationalités européennes, où prédominaient les Polonais, les Italiens et les Irlandais.

*UNIVERSITÉ PARIS X-NANTERRE

Près de 65 ans après Thrasher, un autre chercheur a tenté d'évaluer la situation des gangs sur l'ensemble du territoire américain depuis les années 1950[2], et a notamment produit une intéressante série de cartes (cartes n°1-A à 1-D). Les gangs, entre 1950 et 1960, se limitaient à quelques grandes régions urbaines majeures comme New York, Philadelphie, Boston, Chicago, Los Angeles et San Francisco, ou à d'autres villes comme Seattle, El Paso et San Antonio. À cette époque, seulement 10 % environ des villes interrogées[3] rapportaient la présence de gangs. Parmi elles, plus d'un tiers était situé dans le sud-ouest des États-Unis, témoignant du fort développement du phénomène dans cette région depuis le début du siècle, lié aux gangs mexicains-américains comme on le verra plus loin. Dans les années 1960, les gangs se multiplièrent dans les villes de la côte Est, où les gangs restaient en même temps relativement concentrés au sein des régions métropolitaines. En Californie du Sud, ils proliférèrent en affectant désormais des villes situées en dehors de la région métropolitaine de Los Angeles. En 1980, les trois grandes régions affectées par la diffusion des gangs étaient le Nord-Est, le *Midwest*, la Californie. Après cette date, la croissance des gangs s'accéléra de façon vertigineuse : aux trois régions traditionnellement visées s'ajoutait désormais le Sud. Hormis quatre États, l'ensemble du territoire américain comprend près de 800 villes affectées par les gangs, contre 50 environ dans les années 1950 (Klein, 1995 : 115).



CARTE 1 A : L'EXPANSION DES GANGS DANS LES VILLES NORD-AMÉRICAINES (1960)

Source : Klein Malcolm W., 1995, The American Street Gang : Its Nature, Prevalence and Control, Oxford University Press, pp 92 à 95.

CARTE 1 B : L'EXPANSION DES GANGS DANS LES VILLES NORD-AMÉRICAINES (1970)

L'ampleur croissante des gangs au cours des dernières décennies pose la question des modalités de leur diffusion et du rôle du territoire. Le phénomène est souvent décrit par les autorités fédérales comme se propageant à partir de Los Angeles, et parfois de Chicago et Miami. Une étude récente sur la migration nationale des gangs invalide cette conception, et montre que très peu de villes ont prouvé que l'apparition de gangs était due à l'immigration de *gang members* dans leur juridiction (Malcolm Klein et Cheryl Maxson). Elle conteste l'idée que la prolifération des gangs serait tirée par le marché de la drogue, même s'il est vrai que le crack s'est développé en parallèle. Plutôt, les gangs se forment essentiellement au niveau local. La situation peut être amplifiée par des schémas de migration régionale, mais la plupart du temps, ces problèmes sont parallèles et indépendants, révélateurs des changements fondamentaux qui affectent la société américaine.

Que les gangs soient des entités locales et uniques ne signifie pas pour autant qu'aucun lien n'existe entre les différents gangs des États-Unis. La plupart du temps, ils s'identifient eux-mêmes comme appartenant à de larges familles de gangs, mais les liens qui unissent ces gangs, s'ils existent, ne sont ni hiérarchiques ni économiques (Phillips, 1999). À Los Angeles, le système des gangs Chicano ou celui des gangs Bloods et Crisps n'est pas dirigé par un chef qui relierait tous les gangs entre eux. À l'échelle du gang, un « président » ou un chef informel peut être investi du pouvoir dans le groupe, mais son autorité est restreinte, variable dans le temps et toujours dépendante de l'acceptation des autres membres à le suivre. Ailleurs, les gangs peuvent avoir une hiérarchie

CARTE 1 C : L'EXPANSION DES GANGS DANS LES VILLES NORD-AMÉRICAINES (1980)

plus rigide, à « structure verticale » par opposition à la structure « horizontale » des gangs de Los Angeles (Sanchez-Jankovski, 1991). Mais à l'intérieur d'une même famille, les liens entre gangs de rue sont de nature culturelle bien plus que structurelle.

Si la migration des gangs n'est pas justifiable de leur diffusion sur le territoire américain, l'immigration, elle, est un facteur explicatif important de la formation des gangs. À Chicago, le développement contemporain des gangs hispaniques est à mettre en relation avec les vagues d'immigration en provenance du Mexique et de Porto Rico dans cette ville. Les gangs serviraient d'organisations transitoires permettant de stabiliser la communauté pendant une période d'ajustement. Pour autant, les nombreux gangs noirs ne sont pas dus à quelque phénomène migratoire, puisque la communauté noire, elle, est bien établie dans la ville depuis les années 1920. Leur persistance est plutôt imputable au fait que la structure sociale de leur communauté est affaiblie par le départ des classes moyennes et élevées hors des ghettos noirs : dès lors, les gangs ont pris le relais comme institutions stabilisatrices. À Los Angeles, cependant, les rôles des gangs noirs et hispaniques semblent inversés, la communauté hispanique étant depuis longtemps implantée dans la ville, tandis que les noirs n'ont immigré massivement qu'à partir de la seconde guerre mondiale (Klein, 1995). Ainsi, l'immigration n'explique pas seule le phénomène des gangs. Le contexte social (succès ou échec de l'intégration) est aussi un facteur décisif.

CARTE 1 D : L'EXPANSION DES GANGS DANS LES VILLES NORD-AMÉRICAINES (1992)

Ce lien indirect entre immigration et gangs explique le glissement radical dans la composition ethnique des gangs depuis le début du siècle. Jusque dans les années 1930, les gangs étaient essentiellement composés de minorités européennes. Aujourd'hui et depuis les années 1950, le phénomène des gangs est dominé par les Noirs et les Hispaniques, même si l'on assiste à une plus grande hétérogénéité ethnique que par le passé. En plus des gangs mexicains, les gangs latino-américains comprennent également des gangs haïtiens, cubains ou jamaïcains, en même temps que des gangs guatémaltèques, salvadoriens ou honduriens. En général, chaque gang est ethniquement homogène, mais, et c'est un phénomène nouveau, les cas de mixité ne sont pas rares.

Ainsi, les gangs nord-américains sont d'âge séculaire. S'ils impliquent les immigrants plutôt que les citadins nés aux États-Unis, ils ne sont l'exclusivité ni de certaines races ni de certaines nationalités. Ils sont davantage un phénomène social, affectant les communautés au bas de la pyramide sociale, et résultent de facteurs qui agissent à différentes échelles géographiques : l'industrialisation et l'immigration (au niveau national et international), la ségrégation spatiale de la ville (au niveau régional), et l'environnement du quartier (au niveau local).

Dans l'ensemble des gangs aux États-Unis, la réputation des gangs californiens, et notamment ceux de Los Angeles, n'est plus à faire. Depuis longtemps, les gangs hispaniques y sont un élément majeur du paysage urbain, rappelant parfois violemment qu'à l'heure où l'on débat la définition des aires culturelles, l'Amérique latine ne s'arrête pas aux berges du rio Bravo. En synthétisant dans

une perspective géographique la littérature sociologique américaine portant sur les gangs hispaniques californiens, cet article adopte une approche résolument territoriale du phénomène. Il cherche à rendre compte des facteurs spatiaux expliquant les modes de développement et de diffusion spécifiques aux gangs hispaniques en Californie. Il fera également apparaître que la notion de territoire, de quartier (*turf*), gît au centre de leur culture. Jusqu'à ce jour, les gangs hispaniques de San Francisco, en Californie du Nord, n'ont pas suscité d'intérêt scientifique comparable à leurs équivalents de Los Angeles, bien que leur présence ait été reportée depuis plusieurs décennies dans le quartier hispanique de la ville, la Mission. S'appuyant sur une série d'entretiens réalisés auprès de travailleurs sociaux, d'officiers de police, de commerçants de quartier, de résidents et de *gang members*, ainsi que sur des articles de journaux locaux, ce travail privilégie donc l'échelle du quartier. L'expérience urbaine d'un jeune *gang member* montrera, dans un ultime emboîtement d'échelles, comment les gangs sont le produit de leur quartier.

LES GANGS HISPANIQUES EN CALIFORNIE

La longue histoire des gangs hispaniques

Les gangs du sud-ouest des États-Unis, et plus particulièrement de la Californie, sont en majorité hispaniques. En janvier 1990, la police de Los Angeles faisait état de la diversité ethnique des gangs de la ville (Klein, 1995 : 106). Selon elle, les Hispaniques constituaient 45 % des gangs de la ville, et 51 % de l'ensemble des *gangs members*. Les Noirs représentaient pour leur part 41 % des gangs et 43 % des *gangs members*. Le reste des gangs était composé de 9 % d'Asiatiques (4 % des gangs members) et de 5 % de Blancs (2 % des *gang members*). L'ancienneté de ces gangs en Californie est fonction de la date d'arrivée des différentes communautés ethniques dans la région, et des conditions économiques et sociales spécifiques qu'elles ont rencontrées. Les moins nombreux, les gangs asiatiques, sont également les plus récents (Chin, Vigil et Chong Yun, dans Huff : 1990), tandis que les gangs noirs les ont précédés de quelques décennies, se développant particulièrement à partir des années 1970 (Davis, 1992 : 293). Les gangs *latinos* se démarquent nettement de tous les autres types de gangs par l'ancienneté de leur implantation en Californie.

Plusieurs étapes ont présidé à l'évolution des gangs hispaniques sous la forme qu'on leur connaît aujourd'hui en Californie. Les toutes premières origines remontent aux années 1900. À cette époque, la Californie connaissait une croissance sans précédent, liée au développement des secteurs agricole et industriel. Les Mexicains, qui étaient la source essentielle de main-d'œuvre, immigrèrent par dizaines de milliers en Californie, avec une accélération

du phénomène dans les années 1920. Dans les villes, ils se massèrent au cœur de quartiers marginaux, où ils expérimentèrent des conditions de logement désastreuses. Face aux diverses manifestations de rejet par la société anglo-américaine, ils développèrent au sein de leurs *barrios* (« quartier », en espagnol) une forte culture parallèle, avec leurs propres journaux, radios, et réseaux sociaux. Les premiers gangs, à cette époque, étaient encore une version très peu modifiée de la tradition de la *palomilla* mexicaine (« vol de colombes », en espagnol), selon laquelle des jeunes garçons du même âge se fréquentaient entre eux (Vigil, dans Huff, 1990 : 118).

Dans les années 1930, deux événements affectèrent particulièrement les chances d'intégration des immigrants mexicains. La Dépression, durcissant encore la compétition pour le travail, ne laissait pas beaucoup d'opportunités pour ces nouveaux venus souvent peu ou pas qualifiés. Les *barrios* hispaniques furent les premiers frappés par le chômage. En même temps, des milliers d'immigrants furent rapatriés, donnant une tournure officielle aux sentiments anti-mexicains exprimés avec de plus en plus de force par la société dominante. En réaction, ces jeunes de la seconde génération, qui se considéraient comme américains tout en réalisant leur rejet, créèrent le style *pachuco*, « dénomination désignant ceux qui portaient des *zoot suits* [costumes des années 1940, rembourrés aux épaules] et parlaient un mélange d'argot espagnol et anglais » (Vigil, 1988 : 6). Les activités menées par les *pachucos* visaient avant tout à prouver qu'ils étaient américains, et consistaient à s'habiller de façon branchée, à fréquenter des lieux comme les cinémas, les restaurants ou les piscines, dont ils savaient pertinemment que l'accès leur serait refusé.

L'émeute des *Zoot Suits* éclata à Los Angeles en 1943 : des civils anglo-américains et des marins en permission attaquèrent et battirent les jeunes Mexicains vêtus de *Zoot Suits* qu'ils rencontraient sur leur passage. À la suite de cet incident, la police et le public en général, concentrèrent leur attention sur les *pachuco*s en une campagne anti-mexicaine à peine déguisée. C'est à cette époque que le terme de *gang member*s commença à être employé pour les désigner. En parallèle, la Seconde Guerre mondiale retirait aux *barrios* les adultes qui offraient un modèle positif aux jeunes, et importait un large nombre de travailleurs mexicains pour répondre au boom de l'économie de guerre. La pression se faisait plus dure sur les ghettos hispaniques.

Lorsque des immigrants parvenaient à monter l'échelle sociale, comme ce fut le cas pour un certain nombre de *GIs* au retour de la guerre par exemple, ils finissaient par quitter le barrio pour s'installer dans des quartiers de classes moyennes. En conséquence, les conditions économiques et sociales des ghettos avaient peu de chance de s'améliorer. C'est dans cet environnement que la troisième génération de jeunes mexicains grandit. Devant l'impossibilité renouvelée de s'assimiler à la culture américaine, certains d'entre eux trouvèrent

dans les gangs de rue la seule institution sociale disponible. Dans les années 1960, les gangs se multiplièrent et s'institutionnalisèrent, alimentés par les nouvelles générations qui se retrouvaient en groupe dans les rues du *barrio*. La persistance de cette « marginalisation multiple » est le facteur explicatif du développement, de la persistance et de la mutation des gangs hispaniques en Californie. Cependant, il convient de préciser que seule une petite partie des jeunes Mexicains appartient à un gang.

Structure des gangs hispaniques aujourd'hui : mythes, culture et réalité

Aujourd'hui, deux grandes familles divisent les gangs hispaniques de Californie : les *Sureños* et les *Norteños* (carte n°2). Ces entités ennemies ont leurs racines dans les prisons fédérales californiennes. À l'origine, des gangs se formèrent dans les prisons dans le but de protéger ses membres contre la violence qui y sévissait. Pendant longtemps, il n'a existé qu'un seul gang de prison hispanique : la *Mexican Mafia*, ou *Eme* (prononciation espagnole de la lettre « M »). Dans les années 1960, la *Eme* est devenue puissante et exclut les prisonniers originaires de la Californie centrale ou du nord. Elle développe ses propres identifiants. Ainsi, le nombre 13 est récurent et se réfère à la lettre « M », la treizième de l'alphabet. Il est le symbole même de la Californie du Sud (Phillips, 1999). Treize (ou *Trece*, en espagnol) renvoie à « Sud » (*Sur* en espagnol). Les membres de la *Mexican Mafia*, tous résidant au Sud de la Californie, sont appelés Sureños. En réaction, les prisonniers de Californie du Nord décidèrent de créer leur propre gang de prison, qu'ils baptisèrent la *Nuestra Familia* (Notre Famille), et adoptèrent la lettre « N », l'initiale de « Nord » (ou Norte), ainsi que le nombre 14, le « N » étant la quatorzième lettre de l'alphabet. Ils choisirent également la couleur rouge, par opposition à la couleur bleue des *Sureños*. Cette *division Sureños/Norteños* est vécue au quotidien dans les prisons, mais également dans les *street gangs* de Californie du Nord.

Ce système dual s'est étendu aux gangs de rue, posant la question du lien qu'ils entretiennent avec les gangs prisons. L'adhésion aux gangs de prison est réservée aux adultes incarcérés dans les prisons fédérales. Les jeunes des gangs de rue, cependant, n'ont pas besoin d'être membres d'un gang de prison pour revendiquer l'identité *Norte* ou *Sur* et s'associer à leur idéologie et à leurs symboles respectifs. L'influence des gangs de prison sur les gangs de rue est très variable : un adulte membre d'un gang de prison peut être considéré comme un héros par les jeunes de son gang de rue, sans exercer sur eux d'autorité particulière. À l'inverse, il peut jouer l'intermédiaire entre les deux types de gangs en participant au recrutement des jeunes dans le gang de rue et en dirigeant ses opérations de façon à le soumettre aux ordres du gang de prison.

CARTE N°2 : LOCALISATION DES PRISONS EN CALIFORNIE ET PARTAGE DU TERRITOIRE ENTRE NORTEÑOS ET SUREÑOS.

Alors qu'au sud d'une ligne est - ouest passant par Bakersfield, l'ensemble des gangs de rue hispaniques revendique l'identité *Sur*, le territoire qui s'étend au nord de cette ligne n'est pas exclusivement occupé par les *Norteños*, mais certains gangs de rue sont affiliés aux Sureños. Plusieurs facteurs expliquent la présence de *Sureños* dans le Nord (Phillips, 1999). Tout d'abord, il existe une longue tradition de migration des travailleurs agricoles du Sud vers le Nord de l'état, par la Central Valley, qui emmènent avec eux leurs enfants. Une autre raison de la présence de *Sureños* dans cette région est liée au système carcéral. Le nord de la Californie compte un nombre bien plus élevé de prisons que le sud, alors que les prisonniers proviennent majoritairement du sud de la Californie. En conséquence, des *Sureños* sont fréquemment envoyés dans des prisons du nord. Pour éviter une séparation totale, leurs familles les suivent également, ce qui se traduit par davantage de *Sureños* dans les rues. Ainsi, en Californie du Nord, il n'existe pas d'endroit purement *Norteño*. La division *Norteños/Sureños* est une réalité vécue au quotidien par les jeunes des gangs de rue, comme on le verra pour San Francisco.

LE TERRITOIRE AU CŒUR DE LA CULTURE DES GANGS HISPANIQUES

« Défendre son *turf* »

De façon générale, tous les gangs de rue sont associés à un territoire : celui où ils pratiquent leurs diverses activités (c'est là qu'ils jouent, traînent ou font la fête). Ce territoire est défini par des frontières relativement précises, et doit être défendu contre des envahisseurs potentiels. Souvent, il est le lieu de résidence des jeunes *gang members* et de leurs familles. L'espace, le territoire, occupent une place particulièrement importante dans la culture urbaine des gangs hispaniques. Ainsi, leur terminologie montre l'assimilation existant entre l'appartenance au gang et le fait de résider dans le quartier. Les *gang members* s'appellent entre eux *homeboys* (littéralement : « les garçons de chez moi »). Ils emploient indifféremment les termes « quartier » (*neighborhood* en anglais, ou *barrio* en espagnol) ou « gang » : dans leur culture, le quartier et le gang sont une seule et même entité. Joindre le gang, c'est prendre l'engagement de toujours être prêt à défendre le *barrio*. La vie de l'individu est considérée comme subalterne à l'honneur du *barrio*.

Cette importance du territoire peut en partie s'expliquer en termes socio-économiques. Les foyers hispaniques pauvres offrent très peu ou pas d'espace privé à leurs membres en comparaison de ce que connaissent les garçons des classes moyennes. Les maisons sont plus petites, surpeuplées. À Los Angeles, grâce à un climat favorable, les activités peuvent avoir lieu dehors tout au long de l'année. L'espace public devient alors la « propriété » de groupes plus ou moins grands. « La propriété est un puissant principe dans la société américaine, et particulièrement valorisée parmi les *Chicanos*. La « propriété » du plus proche terrain de jeux par un gang fournit l'occasion d'une participation symbolique à une valeur de laquelle ils seraient autrement exclus » (Moore, Vigil et Garcia, 1983 : 193).

Les relations que les gangs hispaniques entretiennent avec leur communauté de quartier est également éclairante. Ainsi, les jeunes citent souvent un sentiment d'obligation envers la communauté, comme motivation pour joindre un gang. Dans les quartiers de Los Angeles où les gangs sont établis depuis des décades, quasiment institutionnalisés, appartenir à un gang est presque considéré comme une tradition de quartier (Sanchez-Jankovski, 1991). Le sociologue Jankovski montre en outre que le gang et la communauté de quartier sont inextricablement liés : le gang fonctionne comme organisation sociale au sein de la communauté, lui rendant des services qu'aucune autre institution ne peut lui fournir (protection, aide aux personnes âgées, etc.). En retour, la communauté lui apporte son soutien, notamment en respectant la loi du silence devant la police.

Les graffitis, marqueurs du territoire

Les graffitis sont un moyen majeur pour les *gang members* de définir leur identité collective dans l'espace où ils vivent. Dans les gangs hispaniques de Los Angeles, Susan Phillips a observé plusieurs types de graffiti remplissant chacun une fonction spécifique. Les graffitis qu'elle appelle *Hitting up* (frapper) sont les plus courants. Ils consistent à écrire le nom du gang, de la clique (sous-groupe d'âge homogène à l'intérieur du gang), et ceux de l'auteur du graffiti et de ses plus proches complices. Ils servent non seulement à marquer un territoire, à définir la position du gang par rapport à d'autres gangs, mais ils manifestent aussi l'engagement de leurs auteurs envers leur quartier et leur gang. Ils symbolisent la présence du gang dans le quartier, ils représentent le gang et ce qu'il recherche plus que tout : respect et réputation. Chaque graffiti constitue en outre un moment de l'histoire personnelle des *gang members* matérialisé dans l'environnement urbain : « De cette façon, ils créent un paysage plein de références sociales et historiques qui les lient à leur quartier et leur donnent un sens de l'espace » (Phillips, 1999 : 120). Les graffitis deviennent des éléments culturels de repère dans le quartier, au même titre que certaines rues, maisons ou arbres. Les *RIPs* (initiales de *Rest in Peace* - Repose en Paix), graffitis à la mémoires de *gang members* tués par leurs ennemis, sont un type particulier de « monument » de l'histoire de chaque gang.

Les *roll calls* (liste d'appel) sont une liste officielle et exhaustive des membres du gang. Plus la liste est longue, plus elle affirme la puissance du gang. Les *gang members*, cependant, n'utilisent jamais leurs prénoms civils. Même entre eux, ils ne s'appellent que par leur surnom de gang. Enfin, certains graffitis ont une fonction explicitement agressive, en rayant (*crossing ou*t) ou en défiant (*challenging*) le gang ennemi. « L'action de rayer (*crossing out*) donne aux *gang members* un moyen non-violent d'antagoniser leurs ennemis. Ils manquent de respect au nom d'autres quartiers pour les humilier par leur propre audace, et annuler la force de compositions de gang parfois superbes en les barbouillant » (Phillips, 1999 : 170). Ils ne sont pas seulement la manifestation d'une simple dispute pour le contrôle d'un territoire. Ils représentent davantage une lutte continuelle pour gagner respect et puissance dans l'univers des gangs hispaniques. Par leur intermédiaire, les gangs dialoguent sporadiquement entre eux, et les conséquences peuvent être violentes.

Quels qu'ils soient, les graffitis ont une fonction ludique non négligeable. Tout le monde aime parler des graffitis. Lorsque quelqu'un en évoque, ou regarde une de graffiti, les gens deviennent souvent tout excités, et commencent à rire et à échanger des conversations. Bien que le contenu des graffitis soit lié à des sujets plus sérieux comme la guerre entre gangs et la représentation

du gang, leur esthétique et leur style rendent les graffiti amusants (Phillips, 1999 : 184).

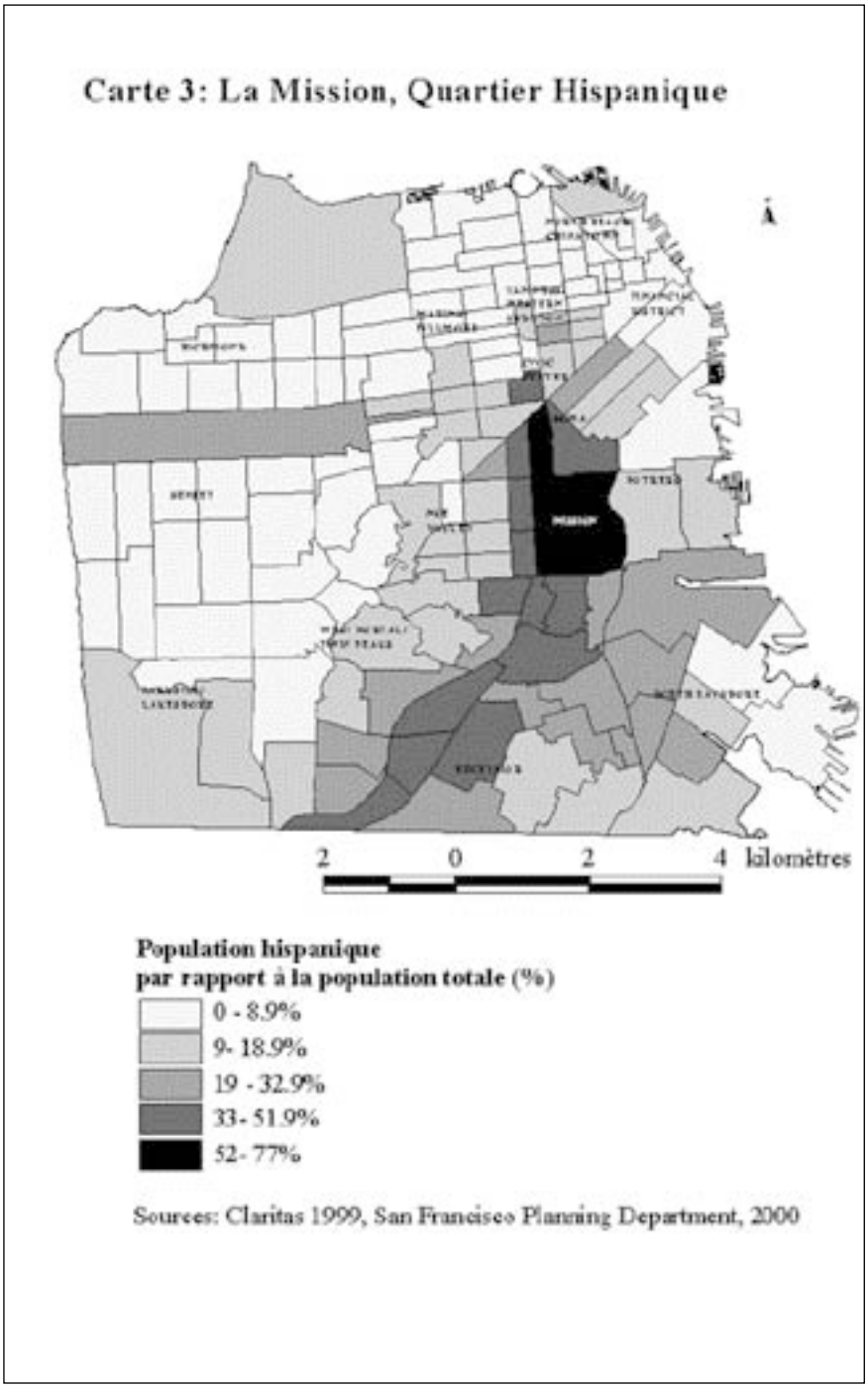
Ainsi, les gangs hispaniques en Californie sont souvent assimilés à ceux de Los Angeles. Les conditions dans lesquelles ils sont apparus ont eu une influence durable sur la culture qu'ils ont développée. Le résultat de la persistance de conditions socio-économiques défavorables pour une grande partie de la communauté hispanique a été le renforcement de leur ghettoïsation. Les gangs sont devenus de quasi-institutions de quartier, accentuant l'importance de la notion de territoire dans leur idéologie. À San Francisco, un contexte légèrement différent rend compte de variantes subtiles.

LES GANGS HISPANIQUES À SAN FRANCISCO

La Mission, quartier hispanique de San Francisco

Les liens du quartier de la Mission avec l'Amérique Centrale sont très anciens, mais ce sont la seconde guerre mondiale puis encore davantage la fin des années 1970 et les guerres d'Amérique centrale qui provoquèrent des flux massifs et continus d'immigrants centraméricains, en majorité non mexicains (Godfrey, 1988). Historiquement, ces immigrants hispaniques se sont d'abord installés dans le quartier industriel de *South of Market* de San Francisco, situé immédiatement au nord de la Mission. Peu à peu, ils ont glissé vers le sud, investissant le nord de la Mission, puis l'ensemble du quartier. En 1960, ils sont plus de 11 000, soit près de 23 % de la population du quartier, qui commence simultanément à perdre ses familles ouvrières irlandaises, principale composante du quartier jusqu'à cette date (Godfrey, 1988 : 154) [4]. Dix ans plus tard, les Hispaniques représentent plus de 44 % des résidents du quartier, consolidant son identité latine. Aujourd'hui, plus de la moitié des habitants de Mission sont d'origine hispanique[5], soit un tiers de la communauté latino-américaine totale de San Francisco (carte n°3).

La communauté hispanique de la Mission présente des caractéristiques socio-économiques originales en comparaison du reste de la ville. En plusieurs décennies, elle a conservé une forte orientation familiale : environ le tiers de la population a moins de 18 ans. Couples mariés, adolescents et jeunes enfants sont relativement plus nombreux dans la Mission qu'ailleurs dans San Francisco. Le quartier a le taux le plus élevé de travailleurs semi ou non-qualifiés. En outre, le chômage y est plus important, et les revenus plus faibles qu'en moyenne à San Francisco, et les immigrants de la Mission sont confrontés à des conditions économiques difficiles. D'anciens cadres doivent souvent rabaisser leurs ambitions et accepter de travailler pour des entreprises de nettoyage ou



CARTE N°3 : LA MISSION, QUARTIER HISPANIQUE.

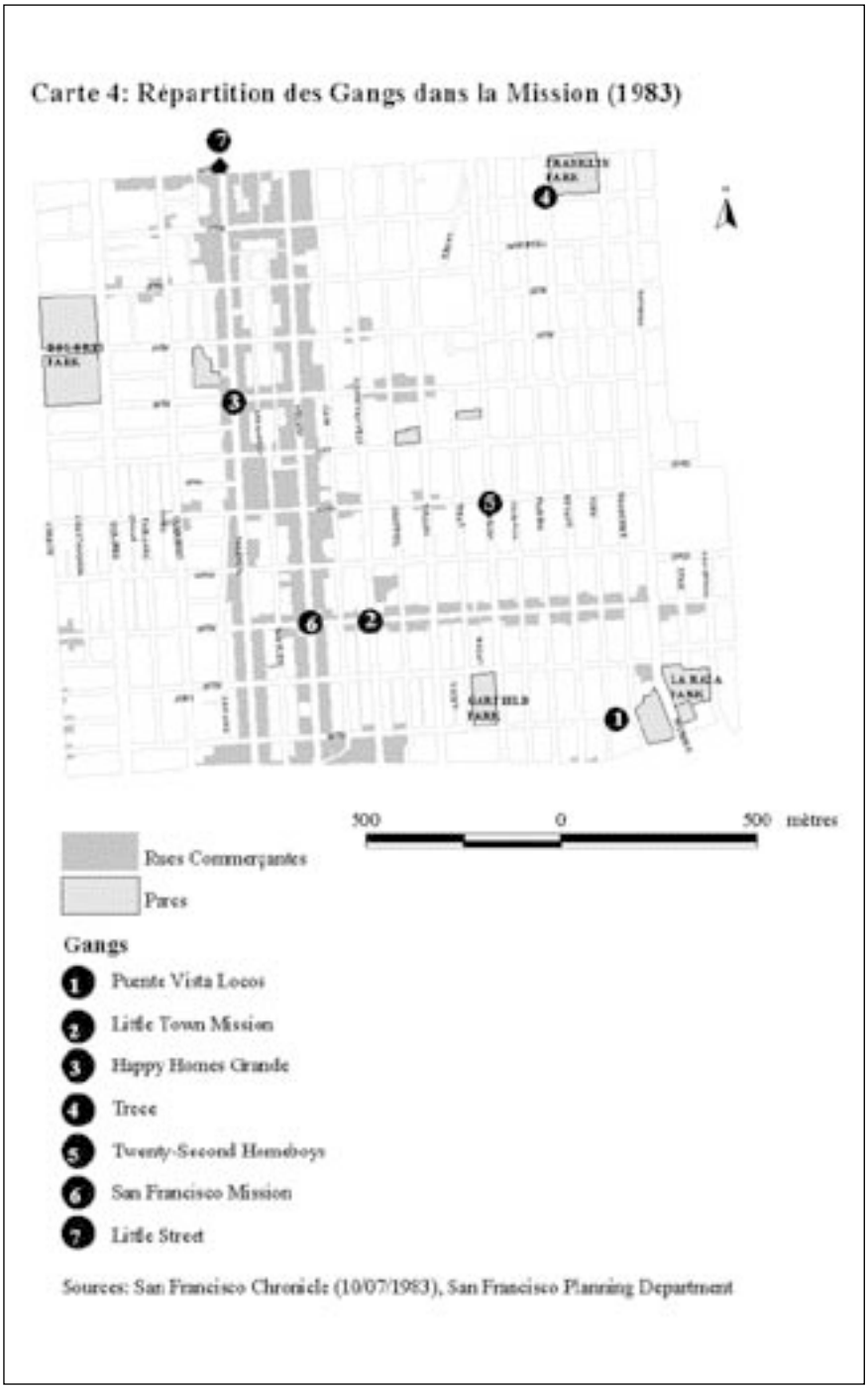
PHOTOGRAPHIE N° 1 : 24TH STREET, UNE RUE COMMERÇANTE DE LA MISSION. *DE NOMBREUSES ÉPICERIES, BOULANGERIES ET AUTRES TAQUERÍAS BORDENT LA 24e RUE, OFFRANT DES PRODUITS SPÉCIFIQUES DESTINÉS À LA CLIENTELE HISPANIQUE DU QUARTIER (CLICHÉ : S. LEHMAN).*

dans des restaurants. Finalement, la conjonction de tous ces facteurs (forte proportion de jeunes, déscolarisation importante, carence en structures de loisirs, taux de chômage élevé, longues journées de travail pour les parents), explique partiellement la présence de gangs dans le quartier.

Norteños et Sureños à San Francisco

Le développement des gangs hispaniques à San Francisco est intimement lié à l'histoire de l'immigration en provenance d'Amérique latine. Les premiers gangs apparurent dans les années 1930, et surtout au cours des deux décennies suivantes. Les Mexicains, qui étaient concentrés à cette époque à l'est de Mission Street, entre les 14th et 20th Streets, formaient ce qu'ils appelaient les *Pachuco Gangs*. L'activité principale de ces gangs était le *gangbanging*, c'est-à-dire la guerre entre gangs du quartier, qui à cette époque était à la fois intra et inter-ethnique. À une époque, les *Pachucos* s'opposèrent aux *White Shoeboys*, un gang localisé davantage à l'ouest de Mission Street et composé de jeunes Irlandais. Périodiquement, ils combattaient également les jeunes du quartier italien de l'Excelsior, situé au sud de la Mission[6]. Armés de leurs poings, de battes de baseball, de couteaux (*stiletto)* ou de bouteilles, ils s'affrontaient dans les allées parallèles à Mission Street ou dans les parcs du quartier (Tolleson, 1999).

Entre 1960 et 1980, l'immigration croissante continua à nourrir les gangs hispaniques. Leurs anciens rivaux irlandais disparurent du quartier, leurs familles ayant déménagé pour la plupart dans les quartiers de classes moyennes du Sunset et du Richmond, à l'ouest de la ville. Les gangs du quartier étaient désormais exclusivement hispaniques et s'affrontaient entre eux. Au début des années 1980, six gangs hispaniques majeurs occupaient la Mission (Navarro, 1983), dont la localisation témoigne du glissement de la population Latine du Nord vers le Sud du quartier (carte n°4). « Traditionnellement, les jeunes garçons de la Mission formaient des bandes dans un but de socialisation, concentrant typiquement leurs activités sur les voitures et les filles. Ils s'identifiaient par



CARTE N°4 : RÉPARTITION DES GANGS DANS LA MISSION (1983)

le nom de leur gang, leur propre surnom et les vêtements qu'ils portaient. Certains avaient sur eux des couteaux et des chaînes, se battaient avec d'autres, et commettaient des délits comme vols de voiture ou cambriolages » (Espinoza, 1992). La marijuana avait toujours fait partie de la culture des gangs de la Mission. Mais dans les années 1970, ils commencèrent à consommer des drogues plus dures comme les amphétamines et l'héroïne[7]. Les *zip guns* (pistolets de fabrication artisanale) firent également leur apparition. S'il arrivait parfois que des jeunes se fassent tuer au cours d'affrontements, la violence restait cependant assez limitée en intensité.

La réputation de la Mission comme quartier dangereux, avec d'autres quartiers comme Hunters Point et Potrero (quartiers noirs) et Chinatown, s'établit dès les années 1960, même si les journaux s'intéressèrent relativement peu aux gangs hispaniques dans les années 1970 et au début des années 1980. Dans les années qui suivirent, l'image de la Mission ne fit que se dégrader. Au début des années 1990, les gangs hispaniques de la Mission ont sensiblement changé et le niveau de violence s'accroît. Les journaux accordent plus de place au sujet, et les meurtres et autres *drive-by shootings* (meurtres par arme à feu commis à partir d'une voiture) font la une des informations télévisées du soir. Les appellations de *Norteños* et *Sureños* font leur apparition et deviennent synonymes de *gangs members*.

Un jeune *Norteño*[8] raconte l'origine « du bleu et du rouge » à San Francisco, telle que les O.G.[9] de son gang, le *Twenty-Second-Bryant Street* gang, la lui ont rapportée : « *Bryant Street*, au début, c'était pas un gang. D'après ce que m'ont dit les O.G. que je connais, c'étaient des *taggers*. Il y avait toujours un groupe de jeunes, alors les gens pensaient que c'était un gang. Mais tout ce qu'ils faisaient, c'étaient des tags. [...] Jusqu'à ce que le bleu et le rouge commencent. Ça vient des gars de L.A. qui sont montés ici [à San Francisco] et qui ont essayé de revendiquer L.A. par ici. Alors les bandes de taggers de *Bryant* et *Folsom*, ils sont juste devenus des gangs. Ils ont commencé à être remarqués comme gangbangers par la police et tout et se sont mis à revendiquer *Norte* ».

En réalité, la composante *angelena* du gang *Sureño* à San Francisco est moins tangible que la composante « immigrants de première génération ». La police et plusieurs agences sociales estiment que l'afflux continu de jeunes immigrants en provenance d'Amérique latine a fortement pesé dans l'élaboration du système de gangs *Norteños* contre *Sureños*. Dans les années 1980, des jeunes fraîchement débarqués d'Amérique centrale, à l'anglais encore balbutiant, se groupèrent dans un réflexe de protection contre d'autres adolescents bien implantés dans le quartier. Ils formèrent un gang et prirent le nom de *Trece*, ou *Sur*. Cette dénomination, référence explicite au *prison gang* de Californie du Sud, n'est pas nécessairement la preuve d'une affiliation stricte et hiérarchique à ce système, comme on l'a expliqué plus haut. Toujours est-il qu'en réaction contre

le développement de ce gang, d'autres gangs préexistant dans la Mission décidèrent de s'allier à leur tour[10] : ils convinrent de s'appeler le *Norte* gang, et adoptèrent le chiffre 14 et la couleur rouge (par opposition au gang *Trece/Sur*, identifié par la couleur bleue et le nombre 13).

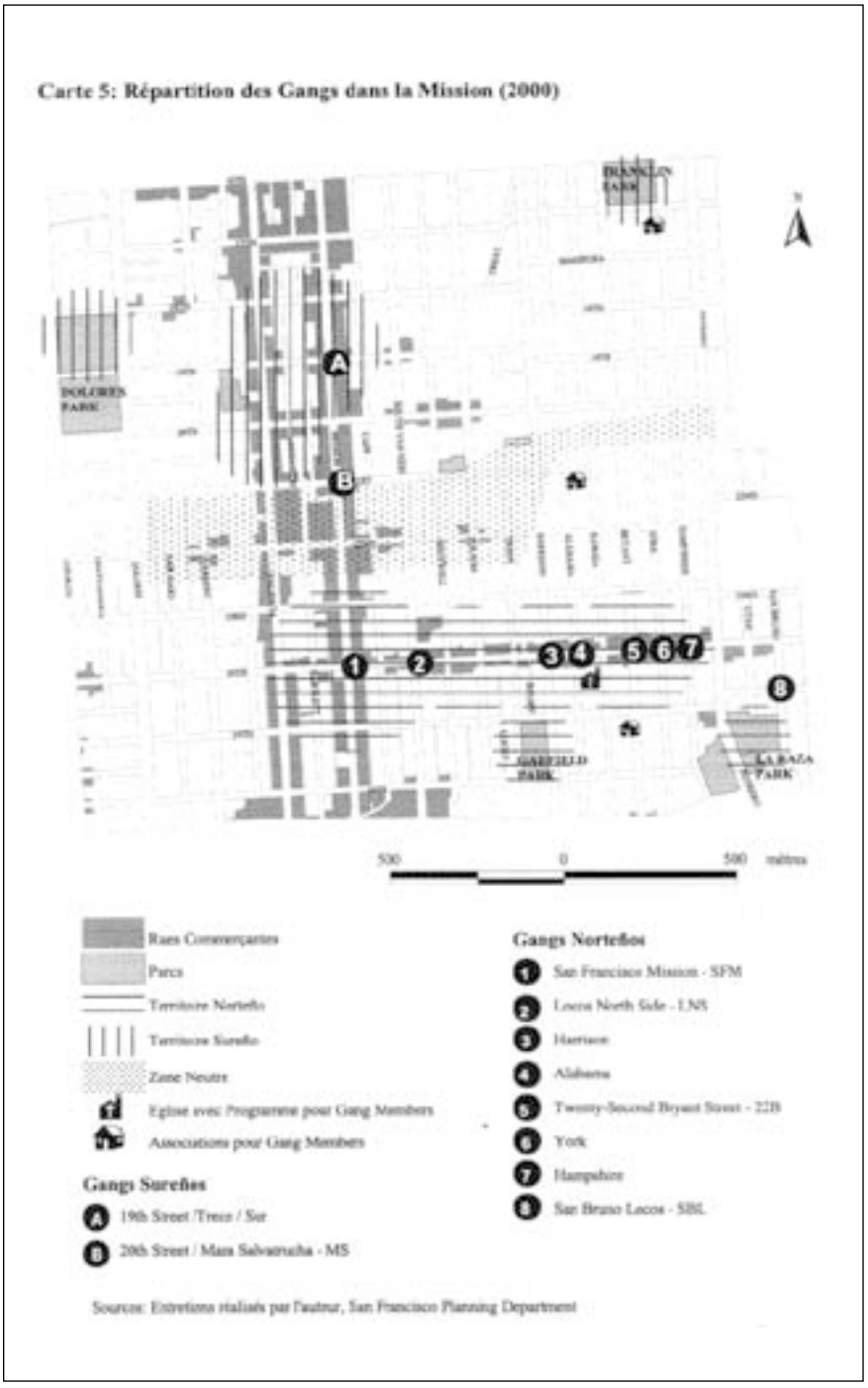
Notre *ex-gang member* caractérise sans hésitation ses rivaux, les *Sureños*, comme « [parlant] tous espagnol. Si t'es *Norteño*, tout le monde ne parle pas espagnol. Alors ils se sentent sans doute plus à l'aise avec les *South Siders*. La plupart d'entre nous, on a arrêté de parler espagnol. Les *Sureños* ne sont pas nés ici. Ils sont tous juste venus d'un autre pays, et ils veulent faire partie d'un gang. [...] La plupart des *Sureños*, ils sont juste venus ici parce qu'ils avaient besoin d'aide. Et ils ont besoin d'habiter quelque part, alors ils ont besoin de trouver des amis. Alors la façon dont ils payent en retour, c'est en faisant du *gangbanging* ».

Les journaux relaient l'opinion selon laquelle le recrutement des gangs, depuis le début des années 1990, se ferait selon un principe de nationalité : Mexicains, Nicaraguayens et Salvadoriens exprimeraient leur rivalité à travers les gangs (Espinoza, 1992). En réalité, pas une fois le *gang member* interrogé n'a évoqué une rivalité des gangs réellement fondée sur la nationalité. Officiers de police et travailleurs sociaux confirment que les gangs sont rarement homogènes en terme de nationalité.

De même, considérer tous les *Sureños* comme immigrants récents et tous les Norteños comme enfants du quartier est largement réducteur. « Il y a des *Sureño*s qui sont nés ici. Ils ont juste grandi dans le quartier. Ça dépend du quartier dans lequel t'es né, » explique Angel. À l'inverse, il n'est pas rare de rencontrer des *Norteños* encore mal à l'aise avec la langue anglaise. Une fois les gangs établis, les principes originels de recrutement s'évanouissent, et le lieu de résidence devient le facteur fondamental.

Le partage du quartier et les lieux du *gangbanging*

Comme tous les gangs hispaniques, ceux de San Francisco s'appuient sur un territoire. La carte n°5 localise les gangs actifs dans le quartier au cours de l'année 2000. Ces territoires cependant varient considérablement dans le temps et dans l'espace. Le gang *Trece*, par exemple, s'est formé dans les années 1980 autour du Parc Franklin, bordé par les rues Bryant, Potrero, 16e et 17e. Des actions en force répétées de la police ont fini par chasser le gang de son lieu d'origine, et *Trece* s'est réfugié sur la 17e rue, où ses membres ont repris à leur compte le trafic de drogue qui s'y était développé. Après quelques années, se sentant à nouveau harcelé par la police sur la 17e rue, le gang a investi le territoire qu'il occupe aujourd'hui, centré autour de l'intersection de Mission Street et de la 19e, et s'identifie désormais indifféremment comme *Trece ou 19th* Street. Les gangs sont en évolution permanente : leur nom, leur espace



CARTE N°5 : RÉPARTITION DES GANGS DANS LA MISSION (2000)

peuvent changer. De ce fait, ils sont difficiles à cerner[12].

En outre, à un moment donné, le territoire de chaque gang n'est pas précisément défini. Notre ex-gang member lui-même résiste à l'idée de citer les rues bordant son territoire. « [Notre territoire, c'est] la Mission. J'appartiens au *Twenty-Second Bryant Street*, on est *Norteños*. C'est un des plus gros gangs de San Francisco. Le territoire est vraiment grand. Je ne peux pas vraiment décrire de quelle rue à quelle rue. On va partout où on veut ». Si les frontières des territoires sont floues, le partage du quartier entre les gangs est nettement structuré autour de *hard core areas* (noyaux durs) géographiquement bien définis et assez restreints (photo n° 12). *Trece-19th Street* occupe notoirement l'intersection des rues Mission/19e, et les *Norteños de San Francisco Mission* (SFM) possèdent le carrefour Mission/24e. Ces espaces sont ceux où les *gang members* se sentent le plus en sécurité. S'ils sont poursuivis par leurs ennemis, c'est là qu'ils courent, espérant que leurs amis seront là pour les protéger et les aider à se défendre[13]. Les groupes *Sureño* et *Norteño* sont séparés par une zone neutre, représentées approximativement par les 21e, 22e et 23e rues. Revendiquées par aucun gang, ces rues sont soigneusement évitées par l'ensemble des *gang members*, considérées trop proches du territoire ennemi.

PHOTO GRAPHIE N° 2 : GRAFFITI SUR UN PARKING DE LA 24e RUE. *MARQUANT LE CŒUR DU TERRITOIRE D'UN DES GANGS NORTEÑOS, CE GRAFFITI COMPREND LE NOM DU GANG (X4 POUR 14), LE NOM DE LA CLIQUE OU SOUS-GROUPE DU GANG (LNS POUR LOCOS NORTH SIDE), ET LE SURNOM DE L'AUTEUR DU GRAFFITI (TORO) - CLICHÉ S. LEHMAN.*

En général, les gangs composant chaque groupe cohabitent sur le même territoire. Ainsi, tous les gangs *Norteños* se mêlent dans le 24e rue, et se fréquentent entre eux. « Tu sais, on est tous ensemble. Ils [les autres gangs *Norteños*] viennent chez nous [22B]. On est tous mélangés[14] ». Du côté des *Sureños*, les deux principaux gangs, *19th Street et Mara Salvatrucha (MS)* ont longtemps voisiné en paix : ils se vendaient de la drogue les uns aux autres, et s'entraidaient en cachant la drogue voire les armes de ceux que la police venait fouiller.

Puis un incident est survenu en 1995, qui a déclenché la guerre entre les deux gangs *Sureños*, mettant fin au partage pacifique du territoire.

Pour les *Norteños* comme pour les *Sureños*, les rues commerçantes sont un des lieux favoris des *gangs members*. Par définition beaucoup plus actives que les rues résidentielles, elles offrent un cadre assez propice à la vente de drogue, qui passe plus inaperçue au milieu du trafic piétonnier habituel. L'agitation d'une rue commerçante est un autre facteur qui explique pourquoi les jeunes y traînent en groupe plus volontiers qu'ailleurs. Les parcs sont un autre type d'espace que les gangs fréquentent régulièrement. Les parcs Franklin et Dolores sont des lieux fondamentaux du territoire *Sureño* : Franklin est le lieu de naissance du gang Trece, et les *Sureños* opéraient leur trafic de drogue au sein de Dolores Park. Les *Norteños* quant à eux occupent les parcs de Garfield et de La Raza : « Parfois, on traîne dans des endroits différents [selon les gangs du groupe *Norteño*], mais on traîne toujours à La Raza Park[15]. C'est un grand parc. Le vendredi et le samedi, il y a plein de *gang members*[16] ». A l'abri des regards, c'est l'endroit idéal pour se retrouver entre amis, organiser des *barbecues*, boire, se droguer, ou simplement écouter de la musique, rire et bavarder.

Le quartier est pourvu d'un certain nombre d'associations dévouées aux jeunes à risque. Ces organisations reflètent *de facto* le partage du quartier tel qu'il a été opéré entre *Sureños* et *Norteños*. Leur localisation détermine les gangs avec lesquels ils peuvent travailler. Il leur a été reproché parfois de tomber dans ce schéma imposé et ce faisant de risquer de le renforcer (Mauroff, 1999), mais les travailleurs sociaux protestent qu'il en va de la vie des jeunes qu'ils cherchent à aider à sortir des gangs. « [Notre programme] est en fait limité dans sa portée à cause de l'endroit où on est : c'est le territoire des Norteños. Pour ces jeunes, entrer dans le territoire ennemi, c'est mettre leur vie en danger, même si on a eu un ou deux jeunes courageux qui ont tenté de briser ces murs, ce qui est… glorieux » [17].

Finalement, si chaque gang prétend posséder un territoire, la ville en réalité appartient à tous ses habitants, comme Angel le réalise aujourd'hui amèrement : « On [*gang members*] est sensé se battre pour une rue, mais cette rue ne nous appartient pas. Cette rue appartient à San Francisco ». Les *gang members*, quotidiennement, doivent partagent leur quartier avec l'ensemble des résidents de la Mission, avec qui ils entretiennent des relations variées. La plupart des habitants réprouve les gangs. Beaucoup ont peur ; certains agissent pour leur sécurité, d'autres ne se sentent pas directement concernés. Mais de façon caractéristique, les habitants du quartier, consciemment ou non, ignorent la géographie politique instituée par les gangs. Ce même espace, pourtant, marque profondément la vie de certains enfants du quartier.

L'EXPÉRIENCE URBAINE D'UN NORTEÑO

C'est au cours d'une réunion hebdomadaire d'un groupe destiné à soutenir les jeunes qui souhaitent sortir de leur gang et à laquelle j'avais été invitée, que je rencontrai Angel. Parmi la dizaine de jeunes *gang members* repentants (garçons et filles) présents ce soir là, il fut le premier à m'accueillir. Dans un anglais parfait, il me raconta très vite quelques bribes de sa vie, avec un sourire et une bonne humeur qui contrastaient avec le contenu de ses paroles. Sa spontanéité à se confier, son intelligence et sa gentillesse me décidèrent à lui demander un entretien. Plus tard, nous nous rencontrâmes donc, non pas dans une des nombreuses *taquerías* du quartier, mais, à sa suggestion, dans un restaurant chinois du *Downtown*, lieu plus neutre qui avait sa place dans la nouvelle vie qu'il essayait de se construire à 19 ans. Comme je l'avais espéré, Angel raconta son histoire avec une lucidité aussi poignante que riche en enseignements. Son récit met en lumière les motifs qui peuvent pousser des jeunes à rentrer dans un gang, et décrit leur vie quotidienne dans le quartier de la Mission.

The Bad Kid

« Mon père et ma mère se sont séparés quand j'avais un an. Mon père habite encore au Salvador. Ma mère, elle est venue ici toute seule. Elle a épousé un américain pour les papiers, et je suis venu en avion, à trois ans. On a habité la Mission toute ma vie. [Sa mère s'est ensuite remariée] Mon beau-père et moi, on s'entendait pas, je l'aimais pas. Ma mère, elle doit faire deux métiers en même temps. Moi et mes deux sœurs, on était très libres, on était toujours tous seuls à la maison. Tu sais, là où on a grandi, dans la Mission, c'était pas un environnement très sain. On voyait plein d'enfants tout le temps. J'ai toujours grandi avec des mauvaises influences : il y a toujours eu des gangs, il y a toujours eu du trafic de drogue. Un enfant dans la Mission, il a intérêt à être dur. Tu pouvais pas laisser les autres se moquer de toi. C'est juste un quartier dur. Tout le temps, il fallait que je sois dur »

Ma mère, je me rappelle pas un jour sans qu'elle nous batte. Alors j'ai commencé à détester mes parents, détester ma mère, depuis que j'ai six ans. Après, j'ai commencé à faire des mauvaises choses, aller voler dans les magasins. Parce qu'on n'avait pas d'argent. Tout ça dans le quartier, je sortais jamais de la Mission. À ce moment-là, je croyais que j'avais raison. Tout le monde faisait ça. Tous les enfants, on était pauvre. La Mission, c'est pour les classes populaires. Et j'ai commencé à sécher l'école, juste pour être avec mes copains. Quand ma mère l'apprenait, elle me battait encore. A chaque fois, je la détestais

encore plus. Je pensais qu'à quitter la maison. Alors j'ai commencé à faire des mauvaises choses, à traîner avec un groupe d'enfants là-bas.

Et un jour [en 1989], ma mère a décidé de m'envoyer au Salvador. J'ai rencontré mon père là-bas. Mais le truc que je savais pas à neuf ans, c'est qu'il y avait la guerre. Je me rappelle, je dormais dans mon lit, et j'ai entendu un énorme boum : une bombe était tombée dans la maison de mon père. Et t'entendais plein de coups de feu. J'avais vraiment la trouille. On pouvait pas sortir de la maison parce que la guerre n'a pas arrêté pendant trois mois d'affilée. Et puis le frère de ma mère a fini par réussir à me chercher. Quand je suis revenu aux États-Unis, j'étais vraiment traumatisé. J'ai vu plein de gens morts. Il y avait ces grands trous, tu pouvais voir des camions les remplir de cadavres. C'était vraiment terrible, j'étais qu'un enfant…

Alors quand je suis revenu, j'ai détesté ma mère encore plus. Et j'agissais comme si j'étais en guerre. J'allais partout où il y avait des coups de feu. Après coup, j'ai vraiment aimé ça : j'ai aimé voir des morts, j'ai aimé la guerre. À chaque fois qu'il y avait une bagarre à l'école, j'y allais. À ce moment-là, je fréquentais des mauvais enfants. On n'était pas mauvais, on faisait juste ce qu'on savait faire le mieux : voler, boire de l'alcool. On avait 11-12 ans. On était tous du quartier, on allait à la même école. Ce sont mes amis, et je les vois toujours aujourd'hui ».

The Gangbanger

« Comme j'étais traumatisé, j'ai rejoint le gang des *Norteños*. À 13 ans, j'avais une sale habitude : je revenais bourré à la maison à 1h du mat, ou on fumait de l'herbe. Alors ma mère ma chassé de la maison. J'étais au lycée. C'est là que j'ai commencé à me droguer. Ensuite, j'ai fait plein de séjours en prison. Quand je sortais, je recommençais pareil : je me droguais. J'étais dans un gang, j'avais toujours des problèmes. C'était ma vie. Je croyais que c'était ça la vie. Je ne connaissais rien en dehors de la Mission. Je me foutais de tout. Tout ce que je voulais, c'était faire de l'argent en vendant de la drogue, acheter mes fringues et faire la fête, me bourrer et planer. J'allais tout le temps en prison. J'allais plus à l'école. Je ne suis pas fier de mon adolescence. Mais ça a été une super expérience pour moi.

Être adolescent dans la Mission, c'est pas facile. *Gangbanging, drive-byes* tout le temps, se faire tirer dessus, voir tes *homeboys* tués. Il fallait survivre là-bas. Je me battais tous les jours. On blessait salement nos rivaux, et ils faisaient pareil. J'ai fait plein de choses pour mon quartier [gang]. Je croyais que mon quartier, c'était ma vie. Et en fait, même pas un petit bout de rue m'appartient vraiment. C'était notre vie. On voyait pas de futur dans notre vie. On a grandi en voyant notre famille, nos frères *gangbanguer*. C'est ce qu'on croit être bien.

Je veux dire, on n'a pas de vie. On va pas à l'école. Tout ce qu'on fait, c'est rester dans la rue et défendre ce que c'est - quoi que ce soit.

En 1995, c'est devenu carrément sanglant ici. *Bryant Street* est entré en guerre contre un autre gang. Ca veut dire *shootings* tous les jours, se cacher tous les jours. C'est à qui gagnera. Faire la guerre, c'est fou. Si t'as un *homeboy* de tué, par exemple si je tire sur quelqu'un lors d'une bagarre, ils veulent prendre leur revanche. Et ainsi de suite. Ca a toujours été comme ça. Mes pires années, c'était de 1994 à 1997. Je sais pas comment j'ai réussi à survivre ces années-là. Il y avait des drive-bys tous les jours. On a perdu plein de *homeboys*. Les deux gangs en ont perdu beaucoup.

C'est pas vraiment qu'on était fou. C'est juste qu'on n'avait pas de vie, c'est tout ce qu'on voulait faire. Mais ne te trompe pas, je me suis amusé quand j'étais adolescent. Il y avait des chouettes moments et des mauvais moments. C'est un jeu pour nous. C'est un peu une fête ; tu bois, tu planes, tu te fais des filles, en fait, la vie des adolescents. Mais il y a un prix à payer : tu peux te faire tuer. Tout peut arriver.

À 17 ans, j'ai commencé à prendre des drogues dures, cocaïne, crack. J'allais vraiment mal. J'ai failli être tué plein de fois, parce que je planais toujours et je savais plus où j'étais. Je ne sais pas comment, j'ai survécu grâce à Dieu. Mais j'ai fini par devenir SDF. J'ai dormi sous l'autoroute, dans la Mission, pendant trois mois. Je faisais juste fumer du crack et gangbanguer, en m'en foutant de ma vie. Et je suis retourné en prison. Cette fois, j'ai réalisé que j'étais dans un sale état, et j'ai rencontré ces gens, de l'église de St Peter. Ils venaient me parler. Et j'ai voulu changer ma vie, parce que j'avais fait tellement de mal autour de moi. Je voulais pas continuer à vivre dans la rue. Je voulais pas que ce soit mon avenir, être un gangbanger là-bas ».

The ex-Gang Member

« Après la prison, j'ai été placé dans un centre de réhabilitation pour drogués pour un an. Cet endroit a remis ma vie à l'endroit. J'allais à l'école là-bas. On avait des groupes pour parler de la drogue, et pourquoi on *gangbang*. J'ai toujours eu peur de réussir dans la vie. Ça fait peur, quand t'as eu une vie où tu t'en fous, une vie où il y a pas d'avenir. Et soudain tu passes de l'autre côté, et tu vois un avenir, tu vois plein de trucs bien pour toi. Ca fait peur, parce que tu sais pas comment faire face à cet autre côté.

Aujourd'hui, je suis libre ! Et j'ai pas pris de drogue depuis un an. Je vais pas mal. J'ai un boulot bien payé, je suis vendeur à Macy's [un grand magasin]. Mais je vois pas ça comme mon avenir non plus. Je veux plus aujourd'hui, parce que rien que porter un costume, ça me fait sentir que je suis quelqu'un. J'essaie de passer mon permis de conduire et mon bac, d'aller à la fac, et juste avoir

une meilleure vie. C'est des étapes importantes pour moi, après avoir été rien, là-bas. Juste d'essayer de changer ma vie. Des fois, je suis déprimé et j'ai envie d'abandonner. C'est dur d'essayer de se faire une vie après ne pas en avoir eu. Parce qu'avant, t'avais tout ce que tu voulais facilement, en vendant de la drogue et en volant. Et maintenant, c'est dur. C'est dur d'avoir toutes ces responsabilités. Mais ça fait du bien aussi.

Je retourne toujours dans le quartier, je me balade. Mais je retourne pas au même truc, porter mes couleurs, la ceinture rouge, le bandana rouge. C'est plus moi maintenant. J'ai une vie aujourd'hui. J'hésite à revenir habiter dans la Mission [sa sœur lui propose de partager le loyer avec elle], parce que je vais revoir les même choses. Mais je suis plus fort aujourd'hui. Je peux me balader sans avoir peur que quelqu'un me tire dessus de derrière, ou que les flics m'arrêtent. Je peux aller où je veux. Pas chez mes ennemis parce qu'ils connaissent mon visage, et beaucoup me veulent mort. Mais au moins, je n'ai plus de problèmes. Je fais rien de mal. Je vais encore dans mon quartier pour dire salut à mes homeboys, mais j'y reste plus trop. Et j'ai plus besoin de porter un revolver pour me protéger. J'ai plus peur de la vie. Mais même si je suis pas avec mon quartier en ce moment, ça veut pas dire que j'en fais plus partie. Quand tu y rentres, c'est pour la vie. Tu quittes jamais le gang. Si tu veux partir, il faut quitter le pays. Si mon gang rentre en guerre contre un autre gang, il faudra que je sois là. Parce que c'est pour ça que je suis rentré, pour défendre mes *homeboys* qui y sont toujours. Ça les dérange pas que je refasse ma vie, mais si mon gang rentrait en guerre…

J'adore la Mission. C'est là que j'ai grandi, c'est chez moi. Quand j'ai faim, je vais là-bas parce que j'adore la nourriture. Ca me fait me sentir chez moi. Il n'y a rien que je n'aime pas dans ce quartier. Et s'il y a une bagarre et que je mange dans un restaurant, je suis habitué. Y'a pas de problème. C'est comme ça ».

Les variations de l'espace d'Angel

Angel n'a pas encore vingt ans qu'il a déjà vécu trois vies. Les conditions de son immigration à San Francisco, la situation politique de son pays de naissance, le Salvador, et l'environnement urbain, social et familial de son enfance sont autant de facteurs qui, combinés, ont semblé logiquement le pousser à s'engager dans un gang. Chaque étape de sa vie a correspondu à une nouvelle géographie personnelle. Enfant, la rue lui a tôt semblé être l'échappatoire de l'espace familial qu'il détestait. Dans le *crazy little world* que représentait pour lui la Mission, il a appris à devenir un petit diable - avec un tel prénom… Paradoxalement, son séjour cauchemardesque au Salvador, organisé par sa mère pour le libérer des mauvaises influences du quartier, a eu pour résultat indirect de renforcer encore les liens dangereux de l'adolescent avec la Mission.

En devenant *gang member*, il s'est imposé un espace encore plus restreint : le territoire revendiqué par les *Norteños*, constitué de quelques blocks, quelques rues et un ou deux parcs du quartier. C'est durant cette période que l'espace vécu d'Angel a été le plus étriqué, ponctué par des séjours d'enfermement total : la prison. Même après avoir décidé de quitter la vie de *gang member* et courageusement agi pour construire les bases d'une nouvelle vie, Angel subit encore certaines contraintes spatiales. Certes, son horizon s'est considérablement élargi : il habite chez un ami dans un quartier éloigné de la Mission, il travaille dans le *Downtown*, et il veut reprendre ses études au *City College* à l'autre bout de la ville. Il se réjouit de pouvoir se promener librement dans son quartier. Par « librement », il entend non armé et sans crainte de la police. Mais il n'est toujours pas question pour lui de traverser le territoire de ses anciens ennemis : il pourrait y laisser sa vie. Les sentiments qu'il éprouve pour son quartier sont ambivalents : il aime y retourner, tout en étant très conscient de la puissance des tentations auxquelles chacune de ses visites le soumet. Finalement, sa géographie d'*ex-gang member* est presque le négatif de celle à laquelle il était soumis en tant que *gang membe*r : pour quitter un gang, mieux vaut éviter le quartier.

CONCLUSION

Les *street gangs* de la Mission partagent un certain nombre de traits avec les gangs hispaniques de Los Angeles. Notamment, pour eux aussi le territoire est une notion centrale de leur culture. Ils ont également adopté la structure duale *Norteños/Sureños*, dont les racines plongent dans les prisons de Californie du Sud. Certes les relations entre ces *prison gang*s et nos *street gangs* sont beaucoup plus diffuses que l'opinion ne le croit, mais à San Francisco comme à Los Angeles, les jeunes *gang members* ont reproduit ce schéma qui donne un cadre à certaines de leurs rivalités. À l'inverse de leurs pairs de L.A. cependant, les jeunes de la Mission vivent au quotidien l'antagonisme Bleu contre Rouge. Une différence majeure entre les gangs de San Francisco et ceux de Los Angeles est la jeunesse des premiers par rapport aux seconds. À San Francisco, les gangs commencent à toucher une seconde génération, tandis qu'en Californie du Sud, ils sont devenus de véritables institutions sociales, transmises de génération en génération depuis plus d'un demi-siècle.

Enfin, les gangs hispaniques de San Francisco, bien que relativement récents dans la ville, ont eu un impact non négligeable sur l'évolution de leur quartier. En 1995, au cœur de la « guerre des gangs », le quotidien le *Chronicle* établissait que dans la Mission, les prix immobiliers avaient chuté de 17 % sur cinq ans, une baisse bien plus importante que celle subie par la ville en moyenne.

Les gangs sont pointés du doigt : « Accablée par les gangs et autres problèmes criminels, ce quartier est devenu beaucoup moins attirant pour les familles » (Marshall, 1995). La crise du logement qui s'aiguise d'année en année à San Francisco[18] a cependant fini par lancer le processus très controversé de *gentrification* dans la Mission : de plus en plus de jeunes professionnels aisés investissent le quartier, provoquant la hausse des prix immobiliers, et corollairement, le déplacement de la communauté hispanique pauvre hors du quartier et de la ville. Il est peu probable que les gangs résistent longtemps à cette évolution rapide. Cependant, tant que le contexte social propice à leur formation subsistera, ils ne disparaîtront sans doute pas : ils se relocaliseront dans les nouveaux quartiers restés accessibles à ces populations défavorisées, en dehors de San Francisco.

Notes

1 Cet article adhère à la définition de Malcolm Klein (1995) des gangs comme gangs de rue (*street gangs)*, par opposition à des groupes comme les *skinheads*, gangs de motards, gangs de prison ou autres mafias, qui eux possèdent des objectifs définis. Constitués essentiellement de jeunes garçons entre 12 et 30 ans, les *street gangs* n'ont pas de but et passent l'essentiel de leur temps dans des espaces publics, ce qui les rend très visibles dans la ville. Ils sont aussi caractérisés par leur implication dans des activités délinquantes, même si ces dernières peuvent ne représenter qu'une petite partie de leurs occupations.

2 Malcolm Klein a mené une vaste enquête téléphonique auprès des commissariats de police de 261 villes américaines signalant la présence de gangs: The American Street Gang: Its Nature, Prevalence and Control, Oxford University Press, 1995.

3 Chiffres issus de l'enquête téléphonique effectuée par Malcolm Klein auprès de 316 villes (Klein, 1995 : 18-57).

4 Census tracts numéros 177, 201, 202, 207 à 210, 228, 229.

5 Estimations, Claritas 1999, San Francisco Planning Department 2000. Le recensement 2000 est en cours, mais les résultats ne paraîtront pas avant 2001 ou 2002.

6 Entretien avec Mike Rustigan, professeur de criminologie à San Francisco State University.

7 Entretien avec Mike Rustigan.

8 Entretien avec Angel, ex-Norteño dans le quartier de Mission.

9 O.G.s signifie Old Gangsters : les aînés du gang.

10 Entretien avec Sgt. David Horton, chef de la Gang Task Force (San Francisco Police Department) depuis 25 ans.

11 Entretien avec Donna Safiaty, responsable de l'association Horizons Unlimited, travaillant à la prévention des gang. L'association étant physiquement localisée en territoire Sureño, s'adresse logiquement aux jeunes de cette faction exclusivement.

12 Entretiens avec le Sgt. David Horton et Mike Rustigan.

13 Entretien avec le Sgt. David Horton.

14 Entretien avec Angel.

15 En 1999, un groupe de résidents est parvenu à déloger les gang members, dans une tentative de reconquérir Dolores Park pour leur propre usage.

16 Entretien avec Angel.

17 Entretien avec Nate Bacon, responsable de l'association San Dimas, de l'église de St Peter.

18 Le taux de vacance des logements est inférieur à 1% (San Francisco Planning Department, 2000).

Bibliographie

California Department of Corrections, janvier 2000, Statistiques.

Davis Mike, 1992, *City Of Quartz : Excavating the Future in Los Angeles*, Vintage Books, New York.

Espinoza, Suzanne, 1992, « New Breed of Gang Member in the Mission », *San Francisco Chronicle*, 20 février 1992.

Godfrey Brian, 1988, Nei*ghborhoods in Transition : The Making of San Francisco Ethnic and Nonconformist Communities*, University of California Press.

Huff Ronald C., 1990, *Gangs in America, Newbury Park*, California, Sage Publications.

Klein Malcolm W., 1995, *The American Street Gang* : Its Nature, Prevalence and Control, Oxford University Press.

Landre Rick, Miller Mike, Porter Dee, 1997, *Gangs : A Handbook For Community Awareness*.

Marshall, Jonathan, 1995, « Real estate rebound », *San Francisco Chronicle*, 9 avril 1995.

Mauroff, David, 1999, « Mission Gang Prevention », *New Mission News*, 12 avril 1999.

Moore Joan W., 1978, Homeboys : Gangs, Drugs and Prison in the Barrios of East Los Angeles.

Moore Joan W., VIGIL Diego, et Robert Garcia, 1983, « Residence and Territoriality in Chicano Gangs », Social Problems, 31 : 182-94.

Navarro, Mireya, 1983, « Showdown between Latino gangs ends in peace pact », San Francisco Chronicle, 10 juillet 1983.

Phillips Susan, 1999, *Wallbangin: Graffiti and Gangs in L.A.*, University of Chicago Press.

San Francisco Chronicle, 1976-2000, articles.

San Francisco Examiner, 1995-2000, articles.

San Francisco Weekly, 1998-2000, articles.

San Francisco Police Department, janvier 2000, Statistiques.

Sanchez-Jankowski Martin, 1991, *Islands in the Street : Gangs in American Urban* Society, University of California Press.

Shelden G. Randall, Tracy Sharon K., Brown William B., 1997, *Youth Gangs in American Society*, Wadsworth Publishing Company.

Thrasher Frederick, 1927, *The Gang*, Chicago, University of Chicago Press.

Tolleson, Julianne, 1999, « Reasons change, but gang violence spans generations », *San Francisco Chronicle*, 7 mars 1999.

Vigil James Diego, 1988, Barrio Gangs : Street Life and Identity in Southern California, Austin, University of Texas Press.

Zorbaugh, Warren Harvey, 1931, The Gold Coast and the Slum : A Sociological Study of Chicago's Near North Side, University of Chicago Press.

RÉSUMÉ - RESUMEN

Si les gangs ont connu une très forte croissance ces dernières décennies aux États-Unis, ils ont une longue histoire derrière eux. La plupart du temps ethniquement homogènes, alors qu'ils étaient composés en majorité d'immigrants européens au début du siècle, ils sont aujourd'hui dominés par les minorités noires et hispaniques. Or si l'ensemble des gangs partage des caractéristiques culturelles évidentes, les gangs hispaniques de Californie se distinguent par une histoire spécifique et l'importance qu'ils accordent à la notion de territoire. A une échelle plus grande, les gangs de San Francisco présentent des variantes à l'intérieur de la culture des gangs hispaniques californiens. On verra comment l'espace du quartier est utilisé et transformé par les gangs et comment les liens entre les gangs et leur territoire affectent la géographie des individus.

Las pandillas (gangs) experimentaron un fuerte crecimiento durante las ultimas décadas en los EE-UU. Sin embargo, son la consecuencia de una larga historia. Generalmente son homogéneos al nivel étnico. Sus miembros no eran sino migrantes europeos al principio del siglo, pero ahora predominan las minorías negras e hispánicas. Ahora bien, si el conjunto de las pandillas comparte características culturales básicas, los gangs de California se caracterizan por una historia específica y por su afición al concepto de territorio. Al nivel de la ciudad, los gangs de San Francisco presentan diferencias respecto a la cultura de los gangs hispánicos de California. Verremos como está utilizado y transformado por las pandillas el espacio del barrio y como las relaciones entre los gangs y sus territorios afectan la geografía de los individuos.